Heureux les fêlés…
Yvan Audouard

PRÉFACE

“ On dirait un santon ”, dit ma sœur. Mon père venait de mourir et, avec ma mère, nous étions tous trois serrés à côté de son corps si peu mort, et certes plus vivant, dans ce désarroi instable du deuil qui ne sait pas encore où se mettre. Comme à tous les enfants, mon père m’avait paru très grand, et en tout cas plus grand que moi, même quand il me rendait quinze centimètres et que je devais me pencher pour l’embrasser sur le front. Soudain il était petit, tout petit, plus petit qu’un enfant – un santon, en effet, ma sœur avait raison. Le mot me fit sourire. Une phrase, seulement, et qui séchait les larmes. Elle n’était pas de lui mais elle venait de lui, je l’y reconnaissais. Toute sa vie il nous en avait donné de telles, et pas moins les derniers mois… alors pourquoi n’aurait-il pas poursuivi dans cette fragile éternité où il s’installait désormais ?

*

Je ne suis pas toujours sûr de me souvenir du temps où il était mon père ; je me souviens en revanche du jour où je devins le sien.

J’avais été son éditeur chez Fixot, puis Laffont, pour trois de ses livres, dont le très beau *Sabre de mon père* où il racontait son enfance en la réinventant. Voici qu’un beau midi j’arrivai essoufflé dans un salon doré où l’on venait de lui remettre un prix, somptueusement doté, pour un autre livre publié chez nous, sa biographie imaginaire d’Antoine Blondin (mon parrain…), *Monsieur Jadis est de retour*. “ Je suis très heureux, dis-je fièrement au sponsor, comme éditeur du livre et père du lauréat. ” Comme je répétais ma phrase, l’homme me considéra avec l’attention polie mais effrayée qu’on réserve aux demi-fous. C’était pourtant la pure vérité – si j’ose dire une vérité universelle, car ce point arrive toujours dans nos vies –, mais j’aurais pu la lui livrer avec quelques aménagements et un petit mode d’emploi.

Presque sept ans après sa mort, c’est Yvan Audouard qui est de retour…

Heureux les fêlés... est un acte d’amour entrepris avec tout l’humour voulu. Pendant deux ans, Françoise Audouard, ma mère, a relu chacun des quelque quatre-vingts livres de la bibliographie de son mari. La variété de ses intérêts dans la vie lui avait valu bien des plaisirs, des succès et quelques inimitiés tenaces – mais pas la reconnaissance due à l’auteur sérieux qui, chacun le sait, écrit “ toujours le même livre ” (à se demander pourquoi, par masochisme, les lecteurs de ce monomaniaque en achètent plus d’un). Contes provençaux (opportunément réédités dans la collection “ Bouquins ”[1]), essais polémiques, romans policiers, romans “ durs ” (comme eût dit Simenon), livres de circonstance – et j’en oublie. De cette turbulente marmaille, elle a extrait les aphorismes – les phrases isolées – les lignes de dialogues[2] – qui étaient une de ses marques de fabrique et sa meilleure part.

---

[1] *Tous les contes de ma Provence.*
[2] Son agacement, léger mais perceptible, qu’on le confonde avec Michel Audiard dura toute sa vie…

“ Je ne savais pas ”, me dit-il sur le tard, “ pourquoi je n’étais pas Tolstoï. Maintenant, je sais. ” Sous l’apparente soumission à l’œuvre, écrasante en effet, d’un grand aîné, se dissimulait un goût pour la saillie, le mot d’esprit, le haïku à la Lutèce, l’à-peu-près, l’épigramme – bref (si j’ose dire) tout ce qu’il y a de bref dans la littérature.

Déjà Caméléon perçait sous Malaparte, avait-il écrit dans son jeune temps et ce délicieux décalage de Victor Hugo figure maintenant dans bien des anthologies, à côté de son célèbre : *En Provence le soleil se lève deux fois : la première le matin, la deuxième après la sieste*, que j’ai même trouvé au verso d’un papier entourant une praline au chocolat.

Son talent ne se limitait pas au pastiche, à la provençalerie, au bon mot de fin de repas. Des esprits superficiels, qu’il alimentait par ses propres provocations, crurent qu’il n’était que cela, ce Français pressé, un peu vachard, parce qu’il avait dédié son premier grand best-seller, sa *Lettre ouverte aux* cons, “ à Michel Droit[3], qui connaît le problème ”. Il avait pourtant avec le temps égaré le goût de faire de la peine, et acquis une qualité particulière, une “ profondeur légère ”, si j’ose l’oxymore, une sorte de sagesse souriante ne prétendant pas à l’éternité et qui, de ce fait, la trouve sans l’avoir cherchée.

Or c’est bien ce qu’il était dans les dernières années de sa vie, un sage au sourire égal et qui dispensait à chacun une sorte de bouddhisme provençal que Matthieu Ricard et son bon boss, le Dalaï-Lama, ne désavoueraient pas, je crois. Pour l’apprécier, nul besoin de l’avoir connu : il vous suffira, en lisant ces phrases, de fermer les yeux et de vous imaginer assis à l’ombre croisée de l’abricotier (dit “ cascaréléjeur ”) et du figuier de son jardin de Fontvieille, là où il siégeait des journées entières. Je sais qu’il est d’usage de juger supérieure la pensée déambulatoire – ça vous classe son Aristote, son péripatéticien, ou à défaut son moine qui tourne autour du cloître en marmonnant en latin. Mon père était de l’école assise, l’école du bistrot, où l’on ne peut débuter la moindre conversation sérieuse sans être installé a) avec un ami, b) avec chacun sa bouteille (voire sa bonbonne). Le temps qui passe, le soleil qui décline, les concerts de cigales faisaient le reste. Il ne s’enregistrait pas (Dieu garde !) et ne notait rien : il arrivait juste, quelques jours plus tard, qu’en écrivant une des phrases échangées saute toute seule sur la page. Je sais comment il faisait alors – car je l’ai vu souvent : il la dessinait dans le ciel, la chantait silencieusement entre ses lèvres pour savoir si elle conservait ses saveurs, la musique particulière qui avait pu le séduire à l’air frais. Quand elle avait passé ce test, elle gardait sa place dans le texte serré de son écriture illisible, que seules de saintes secrétaires parvenaient à déchiffrer.

En relisant cette cueillette, j’y ai retrouvé l’homme que j’ai connu, à toutes les époques et dans tous les lieux de sa vie : sa Provence et son centre du monde, le village de Fontvieille (Bouches-du-Rhône), le mont Paon (330 mètres) y tenant lieu de mont Kailash. Comme il le dit souvent dans ces pages, il s’agissait d’une Provence personnelle, imaginaire, cultivée dans l’exil parisien où il était dix mois par an. Après tout, James Joyce vécut toute sa vie à Dublin sans jamais y remettre les pieds, au fil de ses exils…

Quand il cessa d’écrire régulièrement ses chroniques du *Canard enchaîné,* quelqu’un lui demanda s’il allait passer plus de temps à Fontvieille que son séjour habituel du 1er juillet au 31 août. “ Quelle horreur ! répondit-il. J’aurais l’impression de prendre ma retraite. ” Il avait quatre-vingt-cinq ans.

---

[3] Je vous parle d’un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître… Et d’ailleurs même moi, je ne suis plus bien sûr de l’avoir connu : c’est dire. Toujours est-il que ce journaliste de droite bon teint était l’un des favoris du général de Gaulle, qui n’aimait pas l’impertinence, et appréciait donc ses interviews télévisées empreintes de déférence.

Alors, il n’écrivait plus que court – de plus en plus court, car ses yeux l’avaient lâché et aussi cette puissance infaillible qui lui avait permis d’écrire des livres en quelques jours. “ Avant ”, me disait-il, “ si j’écrivais je me souvenais de ce qui ce passait cent pages avant. Maintenant, le temps d’arriver en bas de la page, j’ai oublié ce que j’ai écrit en haut. ” Le roman qu’il écrivait, la suite du *Sabre de mon père,* il ne l’achèverait jamais. Et pourtant il ne cessa plus d’écrire – quand, hospitalisé, il demanda un stylo, c’était avec cette intention d’écrire, même s’il ne pouvait plus tracer les mots.

Je ne sais plus très bien à quel moment je sentis que c’était à moi de prendre le relais – mais je sais que les derniers temps, à chaque fois que j’allais le voir – et c’était souvent –, je notais ce qu’il m’avait dit. Ou bien ce qu’il avait dit à ma mère, ma sœur, un ami… C’étaient des cadeaux de la vie qu’il nous faisait par brassées au fur et mesure que la vie se retirait de lui. Cette dernière brassée de mots non de la fin, mais de la faim de vie, se trouve dans les dernières pages de ce petit livre.

Vint le temps des mots rares. “ Je savais que ce serait difficile ”, dit-il, “ mais je ne savais pas que ce serait difficile *comme ça.* ” Puis un matin : “ Aide-moi à m’en aller. ” Que reste-t-il des mots quand il n’y a presque plus de mots ? C’est l’expérience commune, celle d’un être qui s’en va et avec qui, peu à peu, toute la relation se remplit de silence, ne devient plus que regards, gestes, souffle.

Après sa mort nous fûmes donc laissés avec lui : il nous était refusé, cruellement, cet être vivant avec qui nous avions lutté, qui nous avait exaspérés parfois, que nous avions aimé, tout simplement. Qu’est-ce qui restait de lui ? Dépouille, cadavre, mots sinistres… C’est pourquoi j’adoptai et je conserve celui de santon, contenant une image qui nous guérissait de celles, parfois bien difficiles, qu’il nous avait été donné de voir dans les dernières semaines. Il dispense encore sa poésie, et c’est ainsi qu’à l’évoquer je ne vois pas le vieil homme décharné, mais ce santon habillé en dimanche, avec son gilet jaune et son bras qui s’arrondit, comme pour dire : “ Comment vas-tu, mon cher collègue ? ”

Dans ses jeunes années, il avait écrit une *Pastorale des santons de Provence*. Il était donc dans l’ordre des choses qu’il devienne l’un d’entre eux. Pour savoir ce qu’il dit, du temps de sa nativité provençale jusqu’à celui de sa montée au Ciel, il vous suffit maintenant de tourner ces pages : sa voix est là.

Antoine Audouard

Janvier 2011